La conceptualisation universelle de la prostituée créole dans la fiction d'Ananda Devi

Bruno Cunniah
Université de Maurice

Résumé : La vision littéraire d'Ananda Devi s'inscrit dans un espace qui se conçoit comme une réécriture de l'histoire et de la philosophie patriarcale. Émerge alors un nouveau territoire qui prend la forme d'une interface entre des notions internes et externes au cœur desquelles le passif se transforme en actif. C'est justement à l'épicentre de ce processus que les prostituées créoles, nommément Paule (*Rue La Poudrière*) et Ève (*Ève de ses décombres*), prennent naissance. Écrire, voire évoluer au sein de cette interface est aussi bien libérateur que terrifiant parce qu'il s'agit, avant tout, d'un espace de dissidence universelle.

Mots-clés : prostituée, créole, île Maurice, Ananda Devi, phallocentrisme.

C'est vers le début de ce nouveau millénaire que l'œuvre des écrivaines francophones contemporaines arrive véritablement au devant de la scène littéraire mondiale. Tout comme les productions issues du monde francophone, le travail d'Ananda Devi se situe à la croisée de l'histoire et de la philosophie. Sur un plan historique, c'est un fait avéré que pendant la première moitié du XX^{e} siècle, il existe très peu de femmes d'origine mauricienne qui arrivent à se faire publier sur le plan national aussi bien qu'international. Aussi, l'histoire des femmes se trouve généralement dans des textes d'hommes tels que ceux de Clément Charoux (1935), de Savinien Mérédac (1926) ou de Marcel Cabon (1965). Bien que ces auteurs valorisent la femme mauricienne, leurs romans demeurent inscrits dans une perspective patriarcale où l'influence féminine est totalement absente. Dans le cadre de l'histoire de la littérature insulaire, la perspective coloniale ainsi que celle issue du post-colonialisme laissent très peu de place à une expression purement féminine. Sur le plan philosophique, si des mouvements littéraires tels que la négritude ont contribué à revitaliser la production littéraire francophone, ils ont néanmoins exclu la femme de ce processus de réinvention de l'expression artistique. Alors, est arrivée une conjoncture historique et philosophique qui a vu l'émergence d'une voix exclusivement féminine. Ainsi, les écrivaines francophones ont fini par

créer un espace très spécifique à la féminité, ce qui a permis l'exploration de nouvelles trajectoires du devenir-femme. À l'île Maurice, un tel contexte a permis la venue à l'écriture de nouvelles créatrices littéraires dont la plus populaire à ce jour semble bien être Ananda Devi.

L'arrivée officielle des écrivaines telles que Marie-Thérèse Humbert, Nathacha Appanah et Ananda Devi sur la scène littéraire locale est une nouveauté en soi. Avec son roman *À l'autre de bout de moi* (1979), Marie-Thérèse Humbert donne le ton avec une vision inédite de la psyché féminine. Suivront les travaux d'Ananda Devi avec *Rue La Poudrière* (1989) et ceux de Nathacha Appanah avec *Les Rochers de Poudre d'or* (2003). Dans l'ensemble, cette nouvelle manière d'aborder l'écriture se distingue de la vision unilatérale qu'avaient les romanciers traditionnels, c'est-à-dire, masculins, à présenter la Mauricienne. Tout à coup, voilà que des écrivaines, pour certaines, puisant dans leur vécu, donnent à leur expérience une forme littéraire inédite. Cela va contribuer à l'élargissement de la production littéraire locale. Cette nouvelle vague d'auteures évoque tout naturellement les multiples conjonctures dans lesquelles se trouve la Mauricienne en dénonçant au passage les structures d'asservissement mises en place par le patriarcat. Le mouvement de la négritude ayant eu un impact pour le moins confidentiel à l'île Maurice, le paysage littéraire va, pour la première fois depuis sa création, être confronté à un véritable bouleversement causé par une écriture parfois violente qui s'élève contre les nombreux freins à l'épanouissement de la femme mauricienne.

La place occupée par les voix féminines, de même que la spécificité inhérente à ce type d'écriture dans le contexte d'un discours dominé par une vision masculine, a été pendant longtemps un sujet extrêmement débattu. De nombreuses études telles que celles de Lois West (1992) ou celle de Yichin Shen (1992) démontrent qu'il s'agit d'un phénomène mondial et que le monde artistique francophone est particulièrement touché. Plusieurs critiques de la littérature francophone, notamment, ceux qui partagent la vision des théoriciennes dites féministes telles que Luce Irigaray (1974), Julia Kristeva (1974) et Hélène Cixous (1975), avancent l'existence d'une voix typiquement féminine dans le cadre de la littérature contemporaine. Or, certaines écrivaines inscrites dans ce contexte ont toujours tenté de minimiser ces différences en prônant une esthétique où la notion de genre serait absente. Les études dont l'objectif est de faire la lumière sur cette zone d'ombre n'ont pas toujours été d'une grande aide car elles ont trop souvent essayé de prouver l'existence d'une écriture féminine au lieu de mettre l'emphase sur l'existence d'une nouvelle façon de s'exprimer à travers les mots. De plus, l'emphase sur des thèmes que les écrivaines ont en commun a eu tendance à faire l'impasse sur le fait que certaines relations de pouvoir sont, par nature, inscrites dans les textes non seulement en tant que thématiques mais aussi en tant que notions culturelles. Chez Ananda Devi, une telle question ne se pose pas car elle affirme que pour elle l'expression « littérature féminine » ne veut rien dire (Devi, 2007 : 14-15). Elle propose au lecteur une vision de monde qui est la sienne plus que tout autre : « Tout est dit dans cette question : intimiste, émotions, sensations. Les sens les plus clos et les plus secrets y sont convoqués, et même si on dit souvent que mes textes sont noirs, je crois que la lumière du corps y est toujours présente » (Issur, 2012 : 79).

Dans cette étude, nous allons tenter de démontrer comment Ananda Devi est inscrite dans une perspective que certains qualifient d'écriture féminine en analysant le personnage de la prostituée créole dans *Rue La Poudrière* et dans *Ève de ses décombres*. Dans une première partie, nous nous pencherons sur le nouvel espace féminin d'où sont originaires les personnages d'Ananda Devi. En effet, les théoriciennes féministes telles que Kristeva (1974) et Cixous (1975) postulent, chacune à leur manière, l'existence d'une zone très spécifique qui permet l'émergence d'une écriture qui serait celle de l'Autre. Dans ce contexte, nous examinerons l'origine poétique commune des deux protagonistes, nommément Paule (*Rue La Poudrière*) et Ève (*Ève de ses décombres*). Dans la partie suivante, nous verrons comment une imagerie des lieux, commune aux deux femmes, permet de les inscrire dans une universalité qui les confirme dans leur statut de femmes vivant en marge de la société. Puis, dans la dernière partie, une analyse textuelle axée plus particulièrement sur les personnages nous permettra de constater de quelle façon ces derniers sont inscrits dans une perspective qui s'apparente au ruban de Möbius dans le sens lacanien du terme. Dans l'ensemble, notre objectif est de démontrer qu'Ananda Devi appartient à la grande communauté d'écrivaines francophones qui utilisent l'écriture du corps pour façonner des personnages féminins d'une grande pureté à tel point qu'ils sombrent souvent dans un onirisme qui est parfois loin des considérations rattachées à la réalité.

1 Le nouvel espace féminin

La grande histoire des mouvements féministes peut se résumer en trois périodes ou trois vagues qui ont déferlé sur l'Occident. La première vague féministe débute à la fin du XIX^{e} siècle avec l'action des suffragettes britanniques qui demandent une égalité entre hommes et femmes dans le cadre du vote politique. Ce mouvement se poursuivra au XX^{e} siècle et s'étendra, entre autres, à la France où les femmes revendiqueront de nouveaux droits issus des idées de la révolution. C'est aux États-Unis vers le début des années 60 qu'une deuxième vague féministe se crée et se propage aux autres pays occidentaux. Héritière de la révolution sexuelle, ce mouvement qui sera en vogue jusqu'aux années 80 est caractérisé par la réhabilitation du corps féminin dans le cadre d'une libéralisation sexuelle. La troisième vague féministe regroupe des femmes qui, à partir des années 90, militent pour un ensemble de revendications politiques et de pratiques artistiques. Associé au *Gender Studies*, ce mouvement s'élève contre l'essentialisme et propose une déconstruction des notions de sexe et de genre.

Rue La Poudrière de même qu'*Ève de ses décombres* découle de la deuxième vague féministe où l'écriture du corps est mise en avant. C'est en 1975 à travers un article intitulé « Le Rire de la Méduse » que la théoricienne Hélène Cixous demande aux femmes de se servir de l'écriture pour parler de leurs corps. Il s'agit pour la première fois, de faire parler un lieu qui échappe au pouvoir patriarcal de par ses mystères que ne peut concevoir le phallogocentrisme. En valorisant le corps de la femme, Cixous pense construire une nouvelle identité féminine qui a pour objectif de libérer la parole littéraire trop longtemps dévalorisée ou, tout simplement, ignorée : « En s'écrivant, la femme fera un retour à ce corps qu'on lui a plus que confisqué, dont on a fait l'inquiétant étranger de la place, le malade ou le mort, et qui si souvent est mauvais compagnon, cause et lieu des inhibitions. À censurer le corps on censure du même

coup le souffle, la parole » (Cixous, 2010 : 45). À travers l'analogie de la méduse, Cixous exhorte les femmes à sortir du mutisme qui les caractérise. Le temps de la résignation à un sort souvent peu reluisant est terminé. Ce texte de la théoricienne devient rapidement un manifeste pour une écriture féminine ou plutôt une écriture qui émanerait d'un corps de femme. Cet appel aura un écho mondial surtout dans le domaine littéraire où des écrivaines de tous les pays se mettront à transcrire les mots provenant de corps souvent inquiétants, de corps meurtris par le poids du passé ou par les incivilités quotidiennes. Cependant, il n'est, ici, point question de négativité. Le corps dans tous ses états devient le vecteur par lequel la femme parviendra à mettre en scène une écriture qui sera mise au premier plan de la scène littéraire, surtout dans le cadre des productions francophones. Voici donc le cadre dans lequel Ananda Devi élabore les personnages de Paule et d'Ève, des individus à la marge de la société qui n'ont comme tout bagage que leurs corps, mais quels corps ! Des corps souillés, vendus et disséqués qui donnent à l'écriture une puissance poétique encore jamais atteinte dans le discours littéraire mauricien. Ainsi, c'est à partir de la recherche de la mémoire du corps de la femme qu'Ananda Devi va bâtir sa notoriété.

L'univers du sujet féminin tel que défini par Ananda Devi est formé non seulement de nouveaux idéaux à atteindre, mais aussi de la conceptualisation d'une politique du corps spécifique, une sorte de réalité corporelle qui propose une structure sexuelle différenciée du sujet parlant. Un tel sujet ne peut donc plus être perçu uniquement comme un objet qui manque de perspective historique mais plutôt comme un corps lié à une pluralité de systèmes de nature politique, culturel, économique, voire historique. Dans ce contexte, le nouveau sujet féminin devient le lieu de contestation par excellence où se confrontent les enjeux socioculturels et politiques. Ces facteurs sont bien évidemment, alors, assimilés, remodelés et retranscrits par le sujet féminin selon ses propres termes. L'accès à l'espace public, à l'éducation et au monde du travail redéfinit aussi la vie des femmes en y apportant des changements fondamentaux. Dans le monde réel, c'est surtout dans l'espace de l'éducation et du travail qu'émergent les luttes sociales qui ont un impact sur l'existence des femmes. Dans un contexte où la sphère publique est caractérisée par des facteurs culturels, politiques, sociaux, professionnels, économiques et intellectuels, la femme qui s'y aventure est essentiellement en train de pénétrer un environnement où la probabilité d'être marginalisée ou exilée est très élevée. Sur le plan littéraire, c'est exactement ce qui arrive aux deux protagonistes des deux romans d'Ananda Devi. Dès qu'elles sont en âge de comprendre le fonctionnement du monde qui les entoure, dès qu'elles font leur entrée dans la sphère publique, Paule et Ève deviennent l'exemple même de la marginalisation de la femme.

Dans *Rue La Poudrière* et *Ève de ses décombres*, l'auteur définit un espace, en l'occurrence les faubourgs de Port-Louis, au sein duquel l'histoire et la philosophie se transforment en *Autre* pour la femme. Cet espace peut être perçu comme le *vel*, un terme lacanien qui se rapporte à un espace où le chevauchement de l'histoire masculine et de la philosophie a lieu. De ce chevauchement émane la création d'un être nouveau, d'une nouvelle voix. Ainsi, le sujet féminin ne trouverait d'existence légitime qu'au sein d'une sorte de division provoquée par le chevauchement de l'histoire et de la philosophie patriarcale. Il serait judicieux de voir le *vel* de Lacan en termes d'un ruban de Möbius où la philosophie et l'histoire s'entremêlent dans le but de former un

troisième territoire, non-défini. Pour Elizabeth Grosz (1994), c'est précisément dans la torsion du ruban que va émerger le sujet féminin : « The double sensation creates a kind of interface of the inside and the outside, the pivotal point at which inside will become separated from the outside and active will be converted into passive » (Grosz, 1994 : 36). Selon cette philosophe féministe, c'est au point de pivot que la femme trouve sa voix. Cette dernière devient active au même moment où l'individu se découvre en nouvel être aussi bien sur le plan physique que sur le plan littéraire. Cependant, ce type de révélation à travers le *vel* n'est pas sans danger. La politique du corps dans les textes d'Ananda Devi crée des personnages authentiques, certes, mais dans la douleur et dans l'aliénation. C'est d'ailleurs dans le chevauchement évoqué précédemment qu'émane l'aliénation comme le précise Lacan : « L'aliénation consiste dans ce *vel*, qui – si le mot *condamné* n'appelle pas d'objection de votre part, je le reprends – condamne le sujet à n'apparaître que dans cette division, [...] s'il apparaît d'un côté comme sens, produit par le signifiant, de l'autre il apparaît comme *aphanisis* » (Lacan, 1973 : 191). Notons que dans le cadre des romans à l'étude, nous aurons droit aux deux variantes proposées par Lacan. D'un côté, les deux femmes créoles seront capables d'articuler leurs pensées mais de l'autre, elles sont aussi condamnées à l'*aphanisis* (la disparition), car le cheminement le long du ruban de Möbius n'est qu'un éternel recommencement. La voix passive se transforme bien en voix active mais ce changement ne peut être que de nature temporaire. Et cela, la romancière mauricienne ne le sait que trop bien car ses deux romans se terminent sur des impasses ou plutôt ne possèdent aucune fin telle que préconisée par le discours philosophique occidental.

Écrire à partir de l'interface décrite par Grosz est un processus aussi bien libérateur que terrifiant parce qu'il s'agit d'un espace encore inexploré. Dans le discours littéraire mauricien, il a bien fallu attendre l'arrivée d'Ananda Devi pour que des espaces marginaux tels que Les Dockers Flats, La Butte ou Troumaron soient explorés par une vision féminine. Faire évoluer des femmes dans de tels lieux ne peut que mettre en évidence la violence qui y règne de jour comme de nuit. Cependant, au-delà des lieux en question, la violence se trouve au sein même des personnages et c'est certainement la plus dévastatrice, la plus pathétique. C'est dans un tel contexte que l'auteure évoquera des femmes à la recherche d'une éthique féminine et où le lecteur sera le témoin privilégié de l'éveil des principaux protagonistes, voire de leurs métamorphoses. Un tel processus peut être violent, hystérique et même autodestructeur comme nous pouvons le constater dans les deux romans d'Ananda Devi. En effet, *Rue La Poudrière* n'est autre que l'histoire d'une jeune fille sans histoires vendue par un père alcoolique et violent à un proxénète pour quelques centilitres de rhum. Par contre, dans *Ève de ses décombres*, une fille fait le choix volontaire de la prostitution pour s'en sortir. Les deux narrations retracent l'éveil à la vie de jeunes filles créoles toutes les deux ancrées dans la marginalité. Si Ève peut être perçue comme le prolongement de Paule, il ne faut pas en déduire que nous sommes en face d'une seule et même femme. Dans le cas de Paule, la féminité s'exprime avec bien moins d'exaltation que celle de sa consœur, bien que les deux femmes fassent tout pour rejeter ce qui est féminin en elles. Alors qu'Ève renie sa féminité en se rasant la tête, Paule refuse l'idée du couple et de la

maternité. Ici, c'est bien le corps qui pose problème, ce corps qui est au centre des préoccupations des féministes de la deuxième vague.

La réinscription du corps de la femme dans un espace philosophique et historique qui lui est propre permet à l'écriture de se développer au sein du nouvel espace aménagé. C'est ainsi que les auteures francophones telles Ananda Devi déclinent des productions où nous retrouvons une variété de préoccupations, la plus importante restant, bien entendue, l'émancipation féminine aussi bien sur le plan légal que sur le plan social. Or, un tel processus requiert, avant tout, de prendre ses distances des rôles phallocentriques qui ont relégué la femme aux confins des espaces socioculturels traditionnels. Dans la fiction contemporaine des écrivaines mauriciennes, les personnages féminins se détachent des modèles qui leurs sont imposés. Elles prennent des risques en s'émancipant des frontières socioculturelles pour explorer la notion d'identité. C'est précisément ce que propose Ananda Devi dans *Rue La Poudrière* et *Ève de ses décombres* car, au-delà de la problématique de la prostitution, ces romans se focalisent sur l'identité de Paule et d'Ève. Ici, l'écrivaine se situe obligatoirement dans un processus de déterritorialisation du corps dans le but de créer un nouveau projet social où l'histoire, la culture et l'économie ont tous un rôle à jouer. Selon Deleuze et Guattari (1980), la déterritorialisation représente une rupture asignifiante qui assure toujours au sujet une rupture avec le passé. Ainsi, les vieilles histoires sont reléguées au stade de reliques de même que les destinées passées et les anciennes traditions comme le montre cet extrait d'*Ève de ses décombres* :

> *Sortir de tout cela, déjouer les chercheurs, les suiveurs, quitter la piste, tromper les chiens, changer de forme, achever ta mue et tes métaphores et tes métamorphoses, laisser une traînée argent qui fleure la femme et les plis de la nuit, suivre un chemin de broussailles qui mène loin au fond des mythes et permet d'en sortir refaite à neuf, récurée de ta peau, marchant sanglante au rouge de tes vies, être, devenir, ne pas disparaître.*
> *Tu n'es pas d'ici, te dis-tu. Tu le diras jusqu'à la fin des temps* (Devi, 2006 : 54).

Une telle rupture ne peut, alors, que promouvoir la recréation du sujet, le forçant à s'adapter à de nouvelles frontières et à d'autres termes de références. Dans le cadre du *vel*, au sein d'un espace bien spécifique, une toute nouvelle façon féminine de s'exprimer est élaborée. Comme le précise Ève : « Hors de l'emprise des hommes, nous sommes devenues joyeuses, joueuses, pour quelques instants » (Devi, 2006 : 49).

2 Une imagerie universelle des lieux

Ayant précédemment démontré que nos deux protagonistes féminins sont issus d'un espace commun à de nombreuses écrivaines féministes et francophones, nous allons, dans cette partie, essayé d'analyser l'imagerie utilisée par Ananda Devi. Bien que *Rue La Poudrière* et *Ève de ses décombres* se déroulent sur le territoire mauricien, nous sommes d'avis que ce lieu n'est, quelque part, que circonstanciel et que l'auteure est plus intéressée par ses objectifs philosophiques que par les descriptions du milieu insulaire dans laquelle elle situe l'action romanesque. Comme dans tant de romans

francophones, Ananda Devi situe l'action de son roman dans un espace marginal caractérisé par l'exclusion et la pauvreté. Pour elle, rien n'incarne mieux cela que les faubourgs de la capitale, Port-Louis. En effet, *Rue La Poudrière* et *Ève de ses décombres* ont comme toile de fond les espaces oubliés de la première ville du pays. Contrairement à beaucoup d'autres écrivains mauriciens, Ananda Devi fait l'impasse sur la notion d'exotisme si souvent utilisée dans les romans à caractère local. Aussi, le lecteur ne trouvera ni plage, ni cyclone, ni mer dans ces deux romans. Voilà l'île qui perd définitivement son identité. Qu'est-ce que l'île Maurice romanesque sans une référence interdiscursive au fameux texte fondateur de la prose mauricienne, publié en 1788, *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre ? Avant l'arrivée sur la scène littéraire des productions des auteurs proches de la deuxième vague féministe, les romans de la période pré-indépendance contiennent tous d'une façon ou d'une autre, un clin d'œil au roman pastoral de Bernardin de Saint-Pierre. Or, nous ne trouverons rien de tel dans les deux romans d'Ananda Devi. En effet, comment proposer une nouvelle écriture mauricienne, un texte où la femme serait débarrassée de tous les stéréotypes qui lui sont associés en reprenant les recettes déjà utilisées ? Aussi, la méthode utilisée est radicale. L'auteure de *Rue La Poudrière* et d'*Ève de ses décombres* fait table rase du passé et remplace les descriptions à caractère exotique par des envolées textuelles qui frisent parfois le morbide. La cassure avec le passé est alors définitive et l'identification avec l'île rêvée est de moins en moins évidente.

Dans les deux romans en question, l'auteure met en avant la notion d'universalité dans sa dénonciation des maux évoqués. Ce qui lui importe avant tout, c'est de donner une parole jusqu'alors refusée aux femmes. Or, on aurait tendance à attendre autre chose d'une écrivaine mauricienne tel que le fait que son roman soit bien plus ancré dans son pays d'origine. Cela ne veut nullement dire que cette dernière n'utilise pas une toponymie et une topographie locales, mais là ne réside pas l'intérêt principal du texte. D'ailleurs, ces notions sont relativement moins présentes dans *Rue La Poudrière*, ce qui a posé des problèmes aux éditeurs parisiens. Dans une entrevue donnée à Mar Garcia, Ananda Devi déclare : « Quand j'ai envoyé *Rue La Poudrière* aux éditeurs parisiens, le manuscrit a été systématiquement refusé parce qu'il 'manquait de couleur locale'. J'ai compris que, du fait d'être Mauricienne, on exigeait de moi une écriture exotique » (Garcia, 2011 : 5). En effet, si dans le roman cité ci-dessus, nous retrouvons bien des lieux associés à l'île Maurice, la description qu'en fait l'écrivaine reste dans le domaine de l'universel. Et, ici, l'universel se rapporte non pas à une autre ville de l'univers francophone mais à un espace où tout ce qui est féminin est brimé. En d'autres mots, le choix de la ville de Port-Louis pour faire évoluer les deux prostituées créoles s'explique par le fait qu'il s'agit ici du fleuron économique de l'île. C'est le lieu par lequel la prospérité fait son entrée sur le territoire. Or, cette manne financière au lieu de contribuer à la libération de la jeune fille créole ne fait que la marginaliser encore plus. Alors, la capitale devient le symbole par excellence de l'aliénation de la femme. Voilà pourquoi Paule et Ève sont reléguées aux faubourgs morbides, des lieux qui sont très éloignés de l'épicentre de la prospérité économique et des progrès sociaux.

Sur le plan romanesque, nous assistons donc à une évocation d'une ville dépersonnalisée. Ce constat est repris par Mukta Dausoa qui écrit que « la description faite

de Port-Louis est aussi celle de n'importe quelle ville en voie de développement » (Dausoa, 2015 : 28). Pour Chavy Cooper, le lieu de résidence de Paule rappelle les bidonvilles du tiers monde : « Port-Louis [...] prend une résonance à la fois mythique et universelle, en dehors du temps et de l'espace, partout où il y a « des naufragés de la vie », dans les ghettos ou les bas-fonds » (Chavy Cooper, 1994 : 171). Ces affirmations cadrent bien avec le fait que l'écriture d'Ananda Devi est loin d'appartenir au mouvement réaliste ou même, naturaliste. L'auteur ancre ses romans dans la réalité mais celle-ci est à géométrie variable. En effet, l'écriture de cette écrivaine est, avant tout, poétique, ce qui lui permet, quelque fois, de prendre ses distances avec la réalité pour accommoder son propos. Pour s'en convaincre, il suffit d'analyser les descriptions faites des Dockers Flats, lieu de résidence de Paule. Or qui est cette dernière ? L'héroïne de *Rue La Poudrière* se définit dès le début du roman comme un individu vivant en marge de la société : « Heureusement, je vis en marge de la civilisation [...] » (Devi, 1989 : 8). Pour que le personnage soit crédible, pour que la lutte qu'elle exprime à travers son corps puisse donner du sens à la trame romanesque, il faut à tout prix que l'espace qu'elle occupe soit aussi inscrit dans l'exclusion, dans la marginalité. Dans un tel contexte, il aurait été incongru que Paule, la pauvre petite fille créole, vive dans les quartiers bourgeois de l'île tels que l'avenue Sodnac à Quatre Bornes ou qu'Ève habite l'avenue Queen Mary à Floréal. La narration aurait souffert d'un manque de cohérence et, surtout, de lacunes au niveau de la crédibilité. Voilà pourquoi dix-huit ans après avoir placé Paule dans les faubourgs misérables de Port-Louis, Ananda Devi en fait de même avec Ève. Ici, ce n'est pas tellement la géographie des lieux qui compte, mais bien l'atmosphère des endroits tels que les Dockers Flats ou Troumaron.

Ananda Devi fait de son mieux pour que l'imagerie des lieux se rapporte au déchirement intime et corporel de ses personnages. Cette démarche justifie même l'utilisation de clichés pour donner de la crédibilité à ses personnages. En effet, quel meilleur foyer pour la prostitution que les Dockers Flats, « un quartier réservé aux travailleurs des quais, les débardeurs, et les stevedores, à l'époque où les salaires sont encore minables, et le travail si dévastateur [...] » (Devi, 1989 : 22). Il en est de même pour Troumaron qui est décrit comme « une sorte d'entonnoir ; le dernier goulet où viennent se déverser les eaux usées de tout un pays » (Devi, 2006 : 13). Dans l'univers des faubourgs de la capitale, aucun n'espoir n'est jamais permis ; du moins c'est ainsi dans le monde créé par l'écrivaine. Or, à l'époque où Paule vient habiter les Dockers Flats, ces ensembles d'immeubles constituent un véritable progrès dans le domaine de l'habitat destiné à la classe prolétaire. À l'époque, alors que bien des Mauriciens habitent toujours dans des maisons en bois ou en tôle ondulée qui n'opposent pas de grande résistance aux cyclones dévastateurs, les immeubles des dockers sont construits en béton. D'ailleurs, Paul déclare : « Pour nous, c'était le luxe : nous étions trois » (Devi, 1989 : 22). Elle n'a pas tort parce qu'au début des années 70, là où Ananda Devi situe l'action de son roman, ces immeubles sont encore neufs. Aussi pour coller à la déchéance morale de son personnage ainsi qu'à l'environnement prolétaire de ce dernier, l'écrivaine va accentuer l'état de décrépitude des Dockers Flats, ce qui constitue une liberté prise avec l'ordre chronologique des choses. Cependant, l'écrivaine est dans le vrai quand elle

évoque l'enfer de ce lieu qui sera éventuellement sujet à une désuétude dont l'apogée demeure la mort d'un bébé dans une fosse septique laissée à l'air libre.

Ce qui va contribuer à la déchéance du lieu n'est pas tellement l'environnement physique, mais bien l'environnement social composé de gens à la limite de l'éclatement qui sont l'incarnation vivante de l'exclusion sur tous les plans :

> *Il y avait encore une misère intense, les gens étant pris dans le cercle vicieux de la pauvreté, de l'alcoolisme, de la prostitution. Il y avait des gens qui avaient faim, et vivaient dans le dénuement quasi-total [. . .] Il y avait des femmes qui subissaient toutes les violences et toutes les perversités sans avoir leur mot à dire, sans pouvoir espérer qu'elles seraient un jour entendues* (Devi, 1989 : Préface).

C'est un fait qu'Ananda Devi met plus d'emphase sur la géographie physique des lieux dans son roman de 1989 que dans celui de 2006. Pour s'en convaincre, il suffit de se rapporter aux titres des textes. *Rue La Poudrière* désigne un endroit spécifique bien que l'auteur reste très avare de détails sur ce lieu de prostitution bien connu de la capitale dans les années 50. Par contre *Ève de ses décombres* renvoie à l'état psychique d'un personnage féminin, ce qui suggère que l'emphase sera mise sur les maladies de l'âme. Le cheminement entre les deux romans est une indication de la maturité qu'a prise l'écriture de la romancière mauricienne à travers les années. Autant dans le roman de 1989, l'auteur utilise les codes romanesques liés à l'espace, condition *sine qua non* pour décliner sa philosophie du féminin, autant quelques années après, nous constatons qu'elle s'est quelque peu affranchie de ces conventions. *Ève de ses décombres* reste très vague sur l'environnement physique de Troumaron. Ce lieu n'existe qu'en tant que contraste à d'autres quartiers de Port-Louis. Nous constatons cela dans les propos d'Ève quand elle déclare : « Pourquoi à Troumaron, rien ne correspond à ce qui se passe là-bas ? (Devi, 2006 : 110). En somme, Troumaron n'est pas si différent des Dockers Flats ou de La Butte. C'est juste que l'écrivaine ne ressent plus le besoin de nous le situer avec minutie dans l'espace et le temps. Pourquoi ? Parce que cela, elle l'a peut-être déjà fait dans *Rue La Poudrière*.

3 Le ruban de Möbius

Le fait que ces deux romans sur la prostitution se déroulent à Port-Louis et mettent en scène des filles créoles soulève bien des interrogations. La prostitution serait-elle limitée à la capitale et ne concernerait-elle que les jeunes Mauriciennes de descendance africaine ? Pourquoi dix-huit ans après un premier roman sur une prostituée créole vivant dans les faubourgs de Port-Louis en refaire un autre qui se déroule dans quasiment le même espace et dans les même conditions ? Pour tenter d'apporter un semblant de réponse à ces questions, il faut se rapporter à ce qui constitue le cœur de l'œuvre d'Ananda Devi. En analysant l'œuvre de l'écrivaine dans son ensemble, il y a une constante qui semble se dégager, nommément celle relative à la véritable expression du féminin au sein de la société patriarcale. En ce sens, le rapport avec l'île Maurice devient évident non pas seulement en termes géographiques mais en termes d'univers où la parole féminine, quand elle n'est pas tout simplement ignorée,

est reléguée au second plan. Dans l'univers poétique de l'écrivaine, l'île natale n'est pas utilisée comme un lieu exotique, mais comme un lieu de négation du féminin. D'ailleurs, la quasi-totalité de l'œuvre de l'écrivaine est écrite à partir du point de vue des victimes, *Le Sari vert* (2009) constituant l'exception à la règle. D'ailleurs, même dans *La Vie de Joséphin le fou* (2003), où l'auteur explore la voix masculine, nous retrouvons le spectre de la victimisation. Quelque part, l'affirmation selon laquelle la quasi-totalité des personnages féminins est issue du même moule n'est pas si erronée que cela puisse paraître. Dans l'univers romanesque de l'écrivaine mauricienne, le fait que vous portiez le nom de Paule, d'Anjali ou de Gungi ne change rien à l'équation littéraire : elles sont toutes des victimes d'un système phallogocentrique autour duquel la nature du féminin ne peut s'exprimer librement qu'en termes de pulsions issues de l'ordre sémiotique pour reprendre des termes chers à Kristeva (1974). Voilà pourquoi le fait que les prostituées soient d'origine créole ne veut absolument rien dire. Quelque part, Paule et Ève sont en accord avec leur habitat naturel, nommément les faubourgs de Port-Louis, où l'étendue de la prostitution n'est un secret pour personne.

Lors de cette étude, nous avons avancé l'hypothèse selon laquelle Ève n'est que la progression logique du personnage de Paule dans *Rue La Poudrière*. Or, Ananda Devi ne semble pas être de cet avis. Dans un entretien donné en 2012, elle déclare : « Paule et Ève sont également un peu sœurs, mais entre le cri désespéré de Paule qui subit tout ce qu'on lui fait, et la rage froide et meurtrière d'Ève, il y a un fossé » (Issur, 2012 : 75). À la lecture des deux romans qui abordent la même problématique et cela dans le cadre spécifique de la deuxième vague du féminisme, il faut avouer que les ponts entre les deux textes frisent l'évidence. Comme nous l'avons déjà mentionné précédemment, nous ne pouvons faire l'impasse sur les similitudes géographiques bien qu'elles aient les caractéristiques universelles des ghettos où s'entassent la misère humaine et le désespoir. Sur un plan beaucoup plus personnel, nous remarquons qu'au-delà de l'appartenance ethnique des deux filles, elles ont plus ou moins la même apparence physique. Paule est « petite, pas plus grosse qu'un moineau » (Devi, 1989 : 14) et il en est de même pour Ève : « On l'appelait le squelette parce qu'elle était si maigre [...] » (Devi, 2006 : 13). En plus, elles sont dotées d'un physique qui visiblement plaît aux hommes comme nous le confirme Sad : « Ève, à la chevelure de nuit écumeuse, quand elle passe dans ses jeans moulants, les autres ricanent et grincent des dents, mais moi, j'ai envie de m'agenouiller » (Devi, 2006 : 16). Quant à Paule, les ouvriers d'un chantier de construction n'hésitent pas à la siffler et à l'appeler de « noms résonnants et de qualificatifs haletants » (Devi, 1989 : 56), ce qui dans ce type d'environnement est une marque d'appréciation.

Un autre point commun entre les deux jeunes filles est le fait qu'elles proviennent d'un milieu familial visiblement problématique. Dans *Rue La Poudrière*, nous apprenons que Paule est une enfant qui n'était pas désirée. D'ailleurs, sa mère est catégorique à ce sujet : « Qui faire mo pa ti avorte li, foutou ! » (Devi, 1989 : 51). La réaction de l'enfant est à la mesure de la violence des mots qu'elle entend : « Non, non, je n'ai jamais eu de mère » (Devi, 1989 : 51). Cela n'empêche cependant pas l'enfant d'aimer son père, celui-là même qui la vendra en échange d'une topette de rhum à un proxénète. La situation n'est guère plus brillante du côté de Troumaron où Ève

doit constamment faire face à la violence de son père qui « n'est plus le père qui bat sa fille, mais celui qui 'corrige' sa fille » (Devi, 2006 : 109). Cependant, ce qui réunit ces deux jeunes filles est, somme toute, leurs attitudes envers l'existence. Bien qu'elles aient eu un parcours sensiblement différent, elles n'attendent rien de la vie ; elles se laissent vivre ou plutôt, elles attendent une mort qui les délivrera. Aussi, vers la fin du roman, Paule déclare qu'elle est « désintégrée, pulvérisée » (Devi, 1989 : 189). En écho à cela, Ève ajoute : « En réalité, je suis morte » (Devi, 2006 : 109). Cependant, ce qui frappe le plus chez ces jeunes filles, c'est leur attitude envers les hommes. En effet, elles vont développer un rejet de l'homme, ce qui est en accord avec la philosophie prônée par le féminisme de la deuxième vague. Outre l'adhérence à ce type de philosophie, les facteurs qui poussent à ce rejet sont, pour le moins, discutables. Personne ne force Ève à se prostituer. Quelque part, elle semble refuser d'accepter la responsabilité de ses actes, préférant blâmer ses clients pour ses propres actions. À ce propos, il est intéressant de noter qu'Ananda Devi n'évoque jamais les gains de la prostitution d'Ève comme s'ils n'existaient pas. Nous ne savons jamais ce que cette dernière fait avec ce qu'elle reçoit en échange de son travail. Par contre, l'auteure n'est point avare de détails sur les états d'âme de la prostituée et sa vision des hommes. On finirait par croire qu'elle se prostitue gratuitement. Or, il semble bien qu'elle-même ne sache pas pourquoi elle se prostitue. À un moment, ne déclare-t-elle pas : « Mais pourquoi dois-je les laisser faire ? » (Devi, 2006 : 52). La situation de Paule a le mérite d'être un peu moins vague, car il va de soi qu'elle remet ses gains à Mallacre dont elle semble follement amoureuse, du moins pendant une certaine période de sa vie. Au moins, ici, les motivations de la femme sont claires : l'amour. Il doit exister plusieurs raisons à cette incapacité à s'adapter à l'existence. Bien sûr, il y a les conditions de vie exécrables et le drame familial omniprésent, mais ces facteurs n'expliquent pas tout. En effet, il semble que ces deux jeunes filles soient définies par le rejet de tout ce qui les entoure. Dans un tel contexte, il ne leur reste plus qu'à refuser d'exister et, donc, à refuser cette féminité qui les caractérise.

Comme tant de romancières féministes francophones, Ananda Devi adopte une vision du monde particulière car, à travers l'écriture du refus, elle aspire à une libération, à une levée des restrictions qui pèsent sur la femme. Ce qui ne peut être dit sera donc écrit. Dans ce contexte, Ananda Devi se sert de son écriture pour raconter l'interdit dans le but de mettre en lumière la part du féminin qui a été, jusqu'à lors, passée sous silence, voire censurée. L'écriture du refus devient une arme comme le démontre Odile Cazenave :

> *C'est en adoptant au départ une démarche de marginalisation de leurs personnages, d'exploration audacieuse de zones interdites, telles la sexualité, le désir, la passion, l'amour mais aussi la relation mère-fille, la mise en question de la reproduction et de la maternité obligatoire comme consécration de la femme, qu'elles [les romancières de la deuxième vague du féminisme] sont parvenues à s'inscrire au centre, s'assurant ainsi de l'appropriation des zones de langage jusqu'ici considérées comme la prérogative des hommes* (Cazenave, 1996 : 14).

À partir de là, il n'est pas étonnant de constater qu'aussi bien *Rue La Poudrière* que *Ève de ses décombres* débutent par la description des personnages en fuite. Paule avoue : « Je cours [...] une course ; et ainsi ma vie, fuite, fuite, peur sur peur dans le dédale des ombres » (Devi, 1989 : 3). Il en est de même pour Ève : « Je marche, même si je voudrais courir vers moi-même [...] Je suis sortie. Rien ne m'arrêtera plus » (Devi, 2006 : 10). Elles courent vers quoi ? Elles courent vers un espace indifférencié où l'expression du féminin n'est plus sujette aux impératifs phallocentriques. Kristeva nomme ce lieu l'ordre sémiotique, Lacan, l'imaginaire et Paule, tout simplement, « mes chères folies » (Devi, 1989 : 4). Quant à Ève, son geste à la fin du roman l'extirpe définitivement des règles de l'ordre symbolique.

Dans ses deux romans qui mettent en scène la prostituée créole, Ananda Devi évoque des choses qui la révoltent, ce qui est à la base de sa démarche d'écriture. Pour ce faire, l'écrivaine privilégie la perte d'identité à l'historicité de la narration. Cette technique reflète la discontinuité avec le passé proposée par le féminisme de la deuxième vague. L'appropriation de la langue par une nouvelle génération d'écrivaines conscientes des enjeux du genre a pour effet de remodeler la littérature à travers laquelle la condition de la femme est radicalement repensée. Nous sommes ici dans une littérature de la résistance où la logique n'a pas sa place. C'est pour cette raison que les deux romans débouchent sur une fuite partagée par les deux femmes. Quelque part, elles ne peuvent trouver de justification à leurs existences que dans la dissidence.

Références bibliographiques

Appanah, Nathacha (2003). *Les Rochers de Poudre d'or*, Paris, Gallimard.

Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri (2004). *Paul et Virginie* [1re éd. 1788], Paris, J'ai lu.

Cabon, Marcel (1965). *Namasté*, Port-Louis (Maurice), Éditions de l'Océan Indien.

Cazenave, Odile (1996). *Femmes rebelles : naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan.

Charoux, Clément (1935). *Ameenah, roman mauricien*, Port-Louis (île Maurice), The General Printing and Stationary Company.

Chavy Cooper, Danielle (1994). « Rue La Poudrière », *Notre librairie*, n° 118, pp.171-172.

Cixous, Hélène (2010). *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, Paris, Galilée [publié à l'origine en 1975 dans un numéro spécial de *L'Arc* consacré à « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes »].

Dausoa, Mukta (2015). *La représentation du local, de l'universel et de la réalité dans* Rue La Poudrière*,* Le Voile de Draupadi*,* Le Sari Vert *d'Ananda Devi*, Université de Victoria à Wellington (thèse de doctorat non publiée).

Deleuze, Gilles & Guattari, Félix (1980). *Mille plateaux*, Paris, Minuit.

Devi, Ananda (1989). *Rue La Poudrière*, Abidjan, Nouvelles éditions africaines.

———— (2003). *La Vie de Joséphin le fou*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs ».

———— (2006). *Ève de ses décombres*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche ».

———— (2009). *Le Sari vert*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche ».

Devi, Ananda *et al.* (2007). « L'expression "littérature féminine" ne veut rien dire (interview) », *Mutations*, n° 1817, pp. 14-15.

Grosz, Elizabeth (1994). *Volatile Bodies : Towards a Corporeal Feminism*, Bloomington, Indiana University Press.

Garcia, Mar (2011). « Entretien avec Ananda Devi », *La Tortue verte*, consulté le 20/06/2015, URL : http ://www.latortueverte.com/Entretien%20avec%20Ananda%20Devi.pdf.

Humbert, Marie-Thérèse (1979). *À l'autre de bout de moi*, Paris, Stock.

Irigaray, Luce (1974). *Speculum de l'autre femme*, Paris, Minuit.

Issur, Kumari (2012). « Un univers d'émotions et de sensations : l'écriture intimiste d'Ananda Devi », entretien de Kumari Issur avec l'auteure, *Paroles gelées*, n° 27(1), pp. 71-82.

Kristeva, Julia (1974). *La Révolution du langage poétique*, Paris, Le Seuil.

Lacan, Jacques (1973). *Le Séminaire. Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil.

Mérédac, Savinien (1926). *Polyte*, Île Maurice, GPS.

Shen, Yichin (1992). « Womanhood and Sexual Relation in Contemporary Chinese Fiction by Male and Female Authors : A comparative Analysis », *Feminist Issues*, n° 12, pp. 47-68.

West, Lois (1992). « Feminist National Social Movements : Beyond Universalism and Towards a Gender Cultural Relativism », *Women's Studies International Forum*, n° 15, pp. 5-79.